

MARCO AMERIGHI

Le temps
qui reste



LIANA LEVI



Les petits rockeurs de l'abattoir

Un homme retourne dans sa ville natale où les victimes de l'amiante sont légion, histoire d'une injustice par Marco Amerighi

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

Pour un garçon de 14 ans, la personne la plus importante au monde n'est généralement plus son père, ni sa mère. Dans le cas de Sauro, le nouvel objet de la dévotion s'appelle David Bowie. La star est suffisamment célèbre en 1985 pour compter des admirateurs jusqu'à Badiascarna, ville ouvrière de Toscane qui semble perdue au milieu d'un désert. Témoin et complice du meurtre d'un de ses amis, Sauro bascule en août 1985 en plein cauchemar. *Le Temps qui reste*, roman d'autant plus épataant qu'il est le premier de son auteur, raconte la formation d'un adolescent à travers son effondrement. Quelles en sont les causes ? L'éveil des sens qui lui fait tourner la tête, une fidélité amicale absolue et la détresse qui pèse sur Badiascarna. La ville n'a rien d'un paradis toscan, elle «*ressemble à un avant-poste extraterrestre dans un film de science-fiction*». Vue d'avion, elle est un alignement de maisons ouvrières auxquelles s'ajoutent un abattoir désaffecté, une décharge, et deux tours de refroidissement pour la centrale géothermique. La majorité des hommes de Badiascarna travaillent à la centrale, comme des bêtes et comme le père du héros. Plus tard, «*il apparut que pour les toits et les tuiles de l'entreprise, les carrelages, les peintures et les carreaux montants, les isolants des vapoeducs, on avait utilisé de l'abste. Vulgairement, de l'amiante.*» La centrale tuait ses employés à petit feu.

Préretraite. Le pardon, la culpabilité, l'aveuglement, ces écumes de la tragédie, signalent discrètement mais sûrement leur présence, puis éclairent les dernières pages. *Le Temps qui reste* est l'histoire d'une injustice dans laquelle les lieux et le temps sont les bras armés du mauvais sort. La chronologie subtile est faite de retours en arrière et de répétitions qui entretiennent le suspense. Sauro, le narrateur, revient à Badiascarna à la demande de sa mère, vingt ans après que son père l'en a chassé brutalement. Il se souvient de sa quatorzième année et des détails du drame. La première phrase du *Temps qui reste*, à entendre au

propre comme au figuré, contient le sens du roman entier : «*Un père ne devrait jamais avoir à enterrer son fils.*»

L'été 1985, l'été de tous les dangers, Rino, le père de Sauro, est mis en préretraite à 51 ans par la centrale. Il toussé, la poussière d'amiante ronge ses poumons et sa hiérarchie espère, en l'éloignant, éviter un procès. Du jour au lendemain, Rino devient «*le Roi des absents*». *Le Temps qui reste* dessine un monde social et des états psychiques à travers les yeux d'un enfant qui bascule vers l'autonomie et acquiert une intelligence plus précise des affects des adultes. Mais une opacité subsiste que l'auteur entretient, de la même façon qu'il ne dresse jamais un portrait précis de Sauro devenu grand. Il a une fiancée, elle attend un enfant dont il ne désire pas la naissance, et des «*forteresses de mensonges*» se sont érigées entre elle et lui, point. Les malentendus sont la grande affaire de ce roman ; mais de quoi d'autre nos vies sont-elles faites ?

Justaucorps. Marco Amerighi, l'auteur, né à Pise en 1982, est traducteur de littérature espagnole. Sa façon de décrire les bondieuseries ou les rapports entre une mère et son fils emprunte peut-être à l'Espagne un orgueil, un humour, une froideur. Chez Rino et sa femme Anna, il n'y a ni effusion, ni «*mama*» aimante et chaleureuse, mais des non-dits. Pour avoir la paix, Sauro, qui dans sa chambre a construit un autel en l'honneur de son idole, entretient l'illusion de sa mère. Elle pense que Sauro prie le Seigneur : «*Ma mère me demanda si je continuais mes conversations privées et je répondis que oui, bien sûr, que j'étais même très réceptif ces derniers temps.*» Elle-même a deux passions : Dieu et Raffaella Carrà, une vedette de la télévision qui ne porte que des justaucorps.

Sauro et ses amis – le Docteur, Momo, le Trifo – créent un groupe de rock qui s'inspire des Rolling Stone et de Joy Division. Ces adolescents ne savent ni jouer, ni chanter, et tous ont des raisons de se croire privés d'avenir. Le Docteur, par exemple, vit avec sa grand-mère qui lui répète : «*A quatorze ans, on est assez grand pour savoir tout seul comment gâcher sa vie.*» Dans la chambre froide de l'abattoir où ils répètent, une fille bientôt se mêle à eux. Sa présence sonne l'arrivée du chaos. *Le Temps qui reste* est cyclique : il s'ouvre et se termine sur le couple père-fils. A 14 ans, «*un fils qui se reflète dans les yeux de son père voit ce qu'il hait le plus de lui-même*», mais ça passera. ◀

MARCO AMERIGHI
LE TEMPS QUI RESTE

Traduit de l'italien par Françoise Brun, Liana Levi, 288 pp., 20 €.

Sauro devenu grand a une fiancée, elle attend un enfant dont il ne désire pas la naissance, et des «forteresses de mensonges» se sont érigées entre elle et lui, point.



CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

LE TEMPS QUI RESTE de Marco Amerighi

Traduit de l'italien par Françoise Brun, Liana Levi, 288 pages, 20 €

A quatorze ans, on est assez grand pour choisir tout seul comment gâcher sa vie. » Telle pourrait être la triste synthèse de ce récit toscan, qui nous plonge dès ses premières phrases dans une campagne désolée de l'Italie des années 80. Sauro étouffe, entre les fugues de son père condamné par l'amiante, la religiosité obséquieuse de sa mère et les rivalités répétées avec son frère aîné. Chaque jour, il se recueille devant l'autel artisanal qu'il a fabriqué à l'effigie de Padre Pio, derrière lequel se cache une photographie de son idole, David Bowie. Ses prières le poussent, avec ses comparses Le Docteur, Momo et Le Trifo, à créer un groupe de rock. Ils deviendront ainsi « les premiers, dans ce trou perdu au milieu de rien, à réaliser quelque chose de grandiose, d'unique, quelque chose que personne ne s'était jamais risqué à faire ». Trouvant refuge dans la chambre frigorifique de Nesti, ancien boxeur reconverti en boucher, ils s'entraînent nuit et jour. Ces journées estivales les rapprochent plus que jamais : « On se connaît tellement bien qu'on pourrait chacun faire la planche dans la tête de l'autre », réalisent-ils. Entre Le Docteur, « le leader de ce groupe de branquignols », Sauro préoccupé par la fibrose pulmonaire de son père, Momo amoureux de Bea, et Le Trifo, « ce gros garçon timide et sans grâce, qui vivait dans une caravane en compagnie d'une famille de débiles analphabètes », leur quatuor a de l'allure. Mais cette poursuite d'un ailleurs pleine d'euphorie prendra brutalement fin après un dérapage tragique. Avec ce premier roman, Marco Amerighi dévoile une Italie que l'on montre peu, renfermée sur elle-même, ignorante, d'une pauvreté sociale et affective criante. Emmêlant le présent (les années 2000) et le passé (l'été 1985), il souligne l'immobilisme de la détresse dans laquelle ses personnages laissés pour compte gravitent : lorsque le narrateur retourne, après quinze années d'absence, dans son village, il croit ne l'avoir jamais quitté.

Camille Cloarec



ROMANS

LE TEMPS QUI RESTE

PAR MARCO AMERIGHI, TRAD. DE L'ITALIEN PAR FRANÇOISE BRUN.

LIANA LEVI, 288 P., 20 €.

15/20



Un collier de maisons modestes, toutes semblables, le long d'une route goudronnée. Une centrale géothermique, dont les deux tours

de refroidissement encornent le ciel. Une église, un abattoir, une station-service et pas grand-chose à se caler sous les rêves pour les gosses de Badiascarna, dans la solitude toscane. A part la musique, pour Sauro, le narrateur, le Trifo, le Docteur et Momo, quatre copains dans le vent de l'année 1985. Quatre ados de 14 ans poussés comme des orties, que la tragédie guette dans les raffuts de guitare et de batterie de leur groupe de rock. Autour d'eux, les hommes meurent à petite toux. Leurs femmes aussi. La centrale, pourvoyeuse de travail et de lendemains riants, s'est avérée un cauchemar d'amiante. Ses poussières grises à repousser le bleu de l'horizon, à étouffer les mots d'amour, à écraser les effrois du cancer jusqu'au cimetière. Le père de Sauro, en prêtretraite, poumons asphyxiés, fuit ses ombres mortes en disparaissant sans prévenir. Même quand il est là, il est ailleurs. Les pensées emberlificotées, le verbe rare, l'affection chiche. Triste à crever de ne plus être l'homme de la maison, le mari, le père solide. D'être pris dans un nœud coulant qui tarde à l'étrangler tout à fait. C'est le personnage le plus déchirant de cette chronique douce-amère à deux temps, souvenirs de 1985 rameutés en 2005 par Sauro lorsqu'il part à la recherche de son père encore une fois volatilisé. Ce père hai qui l'a chassé sans raison vingt ans auparavant. Les drames s'enchevêtrent. Impressionnistes côté adultes, flamboyants côté mômes. Les traîtrises d'une entreprise et les trahisons de l'adolescence brassées dans un roman à bas rêves, troué de non-dits plus vertigineux que les paroles. D'une puissance bouleversante dans ses dernières pages. **S.B.**



Livres

Un hymne aux mains noires



**Le temps
qui reste,**
Marco Amerighi,
Éditions
Liana Levi,
287 pages,
20 €.

Quatre gamins poussent comme du chiendent dans un petit village italien. Dans ce coin pauvre de la Calabre, les hommes travaillent à la centrale et en meurent. Leurs femmes, les enfants s'empoisonnent aussi à petit feu avec la poussière d'amiante. Pour échapper à cette terne réalité, Momo, Docteur, le Trifo et le narra-

teur montent un groupe dans l'esprit de David Bowie. Ils ne savent pas jouer, c'est juste pour construire un projet, avoir un fil à tenir. Mais le malheur colle aux semelles des ados. Le récit alterne l'époque de cette jeunesse et vingt ans plus tard quand chacun à tracer sa route. La mort de l'un des leurs est toujours un secret mais plus pour longtemps. L'écriture de ce nouvel auteur italien de 37 ans est sombre mais jamais pleurnicharde. C'est un hymne à tous ceux qui crèvent pour gagner quatre sous pour élever leur famille. Un portrait juste et intemporel qui a remporté le Prix Bagutta du premier roman 2019 en Italie.



LITTÉRATURE ITALIENNE

MARCO AMERIGHI

Les fibres du passé



La chance de Badiascarna, petite ville toscane, fut sa malédiction : une centrale géothermique construite après-guerre, travail pour tous, chauffage et électricité à bas prix. Puis une prolifération de cancers de la plèvre, les hommes tombant comme des mouches : l'amiante, bien sûr. L'usine en est truffée ; emportant les poussières à même leurs vêtements, les ouvriers ont disséminé le mal parmi les leurs. Scandale qu'on tente d'étouffer à coups d'indemnités de départs. Drame social traité avec justesse par Marco Amerighi (né en 1982) dans *Le temps qui reste*. Mais en arrière-fond du roman, histoire de cinq jeunes qui créent un groupe « à la David Bowie ». Vingt ans plus tard, Sauro est de retour pour rechercher son père, dément évanoui dans la nature. Les fibres du passé, comme l'amiante, continuent d'habiter les corps et les esprits.

► *Le temps qui reste*, Marco Amerighi, traduit de l'italien par Françoise Brun, Liana Levi, 288 pages, 20 €



Le Temps qui reste



Beau, oui...

Marco Amerighi Le Temps qui reste
Liana Levi 2019 / 20 € - 131 ffr. / 336 pages

ISBN : 979-10-349-0113-5

FORMAT : 14,0 cm × 21,0 cm

Imprimer

E té 1985, à Badiascarna, petit village accroché à une colline toscane, loin des villes d'art et des cartes postales. Le narrateur, Saura Terra, a 14 ans et tue le temps en chassant les lézards et en se passant en boucle sur un vieux magnéscope les concerts de son idole, David Bowie. Il a un poster de la star dans sa chambre, qu'il cache derrière l'image du Padre Pio quand il entend sa mère arriver !... Il ne sait quoi faire de ses vacances dans ce trou perdu ; il sait seulement que sa vie sera le contraire exact de celle de son père.

A 51 ans, ce dernier, jeune retraité de la centrale géothermique Novalago dont les deux grosses tours polluent le paysage, a coupé les ponts avec le monde extérieur et se perd dans les bois en déclamant des citations communistes. Rino ne sait pas encore qu'un mésothéliome, dû aux fibres d'amiante qui recouvrent d'un nuage invisible toute la région, lui ronge les poumons et le cœur. *«Au début du XXe siècle, on a découvert qu'il y avait sous Badiascarna des milliers de poches d'eau et on a sondé le terrain à la foreuse, puis transporté la vapeur vers une turbine. Seul prix à payer, les kilomètres de tuyaux argentés qui éventrent la terre et la poussière d'amiante qui a rendu mon père malade»* .

Saura a une idée de génie (grâce à David Bowie) avec les amis de son âge, Momo qui a peur de tout, le Docteur aux yeux de glace et Trifo, un jeune un peu simplet qui a des visions oniriques : ils vont fonder un groupe punk ! Peu importe que la salle de répétition soit une chambre froide inoccupée dans un abattoir et que personne ne connaisse vraiment la musique. Quand Béa, une fille aux cheveux de blé et dynamique, les rejoint, tout semble parfait. La nuit précédant un concours de musique, la dramatique disparition de Trifo chasse cependant les rêves du groupe.

Vingt ans plus tard, rien n'a changé à Badiascarna. Saura est parti vivre à la ville, éloigné par son père après la tragédie. Informé que celui-ci s'est évanoui dans la nature et a disparu, il revient au village. Même s'il ne veut pas l'admettre, c'est la dernière occasion pour avoir des réponses aux questions qu'il se pose depuis 1985 : pourquoi son père l'a-t-il éloigné, qu'est-il advenu de Trifo et que son devenus ses amis de jeunesse ? Alternant le présent (2005) avec la recherche de Rino et ces journées de l'été 1985 qui changèrent pour toujours la vie de quatre jeunes provinciaux, Marco Amerighi écrit avec une grande force descriptive, capable de mettre en scène les rêves et les tourments de l'adolescence. Les deux disparitions, Trifo en 1985 et Rino en 2005, servent de fil rouge au récit.

www.parutions.com

Pays : France

Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

C'est un roman de formation, qui décrit l'importance de l'amitié, le drame de la trahison et le passage à l'âge adulte ; l'adolescence est un terreau très fertile, les jeunes se sentent invincibles, incorruptibles, sûrs que rien ne pourra les changer. Dans cette illusion perdure leur âme d'enfant. Certains sauront se construire et d'autres feront des concessions pour survivre. Il y a quelque chose d'unique dans l'attente de sa propre identité. Ces jeunes veulent un futur différent et idéalisé.

Un très bon récit qui a reçu en Italie le prix Bagutta du premier roman 2019.

EN BREF

TOSCANE'S BURNING

Adolescence, rébellion et groupe de rock. Tryptique ô combien indémodable et propice aux récits d'initiation.



Marco Amerighi le met admirablement à profit dans cette peinture réaliste de l'Italie prolétaire du milieu des années 80.

En Toscane, dans une petite ville dont la vie - mais aussi la mort - tourne entièrement autour de la centrale géothermique, l'horizon de Sauro et ses trois meilleurs amis s'illumine autour d'une idée fixe : monter un groupe de rock, célébrer Bowie et les héros punks. Mais il est décidément bien difficile de s'accrocher aux étoiles, les deux pieds coincés dans la merde. Sauro s'en est finalement sorti, mais à quel prix ! Vingt ans plus tard, certes adulte mais toujours aussi paumé, le voici de retour dans sa ville natale, peuplée par les fantômes du passé et les illusions perdues.

T. D.

■ « Le temps qui reste », par Marco Amerighi (ed Liana Levi) 20 €. En librairie le 28 mars.



lire les romans

FILIATIONS

Amour et politique



ENTRE ROMAN DE FORMATION ET TRAGÉDIE SOCIALE, MARCO AMERIGHI RACONTE UNE COMMUNAUTÉ DÉCIMÉE PAR L'AMIANTE. DANS UN LIVRE PUDIQUÉ ET SINCÈRE, CLÉMENTINE AUTAIN RENOUÉ AVEC LE SOUVENIR DE SA MÈRE MAL-AIMANTE, MAL-AIMÉE.

Les générations tracent leurs chemins à partir des conditions historiques, économiques, démographiques, politiques et culturelles qui les ont vu émerger. Mais en littérature, ce qui occupe les auteurs, ce sont les modalités de passage entre une génération et une autre, entre parents et enfants, ou vice-versa.

Dans le premier roman de Marco Amerighi, *Le temps qui reste*, Sauro a 14 ans. Les mains jointes, il se confie, en pleine dévotion, à l'image d'un homme en veste à paillettes, boas blancs sur les épaules et pantalons serrés qui répond au nom de David Bowie. Sa mère, passant devant sa chambre, convaincue que son fils est entré en religion, essuie « une larme du dos de sa main brûlée par l'ammoniaque qui servait à nettoyer le sol dans la pharmacie où elle travaillait ». Elle lui conseille de ne pas en parler au père, Rino, pour qui Gramsci est plus important que la famille.

À 51 ans, Rino a été assigné à la préretraite. La famille habite aux Case Nuove, des baraquas toutes identiques bâties par la Novalago. Implantée au-dessus d'un lac boracifère, cette vaste centrale géothermique chauffe et alimente en électricité des centaines d'habitations, et fournit du travail à plus de 5000 personnes... Tout le monde l'a voulue, cette centrale : « *politiciens, dirigeants, chefs d'entreprise, citoyens...* » Mais chaque tuyau, chaque tuile, chaque turbine, chaque échangeur est tapissé d'amiante. Alors, Rino voit ses anciens collègues « s'en aller », emportés par des mésothéliomes de la plèvre, des asbestoses, des cancers. Épidémies et pandémies. Pendant le temps qui lui reste, le préretraité Rino devient « *le roi des absents* ».

Son fils Sauro s'entraîne avec ses amis (« *on se connaît tellement bien qu'on pourrait chacun faire la planche dans la tête de l'autre* ») à dégommer des boîtes de conserve, avec leurs frondes, dans la décharge publique. Est-ce son idole Bowie qui leur souffle de monter un groupe de rock, ou parce que, à 14 ans, « *on est assez grand pour choisir tout seul comment gâcher sa vie* » ? Aucun d'eux ne sait jouer d'un instrument, mais ils répètent presque jour et nuit, dans une chambre frigorifique prêtée par Nesti, ancien boxeur devenu boucher. « *Le plus grand groupe de punk rock du monde* » est né, il se nomme La Banda. Et la belle blonde Béa Tempesti – dont ils sont tous, au fond, amoureux – les inscrit à un concours : « *des imprésarios seront présents* »...

Marco Amerighi signe une tragédie sociale dont la comédie n'est pas absente, sub-

til mélange entre *Fantasia chez les ploucs* (Charles Williams), *On achève bien les chevaux* (Horace McCoy) et même *Des souris et des hommes* (Steinbeck). Même thème, même unité de lieu, même alternative : être enfermé au plus proche de la centrale (avec, pour seul avenir, le drame), ou être condamné à partir, quitter, trahir...

Marco Amerighi signe aussi une fiction réaliste : Badiascarna ressemble, à quelques grammes d'amiante près, au village de Larderello – au nombre exponentiel de cancéreux – avec sa centrale géothermique. Pour autant, Marco Amerighi signe un roman de formation, où se déploie ce qui fait la différence entre un lien quasi inaltérable (au père, au lieu, à autrui) et une relation (sensible, aimante, bafouée).

Clémentine Autain est députée France insoumise de la Seine-Saint-Denis, conseillère municipale à Sevran, directrice de la revue *Regards...* Son engagement est toujours fort, mais précis, on la sent carrée, posée, rationnelle, pas du tout insouciant. Alors, lorsqu'elle raconte la vie de l'actrice mythique et fantasque Dominique Laffin – retrouvée noyée dans sa baignoire, à 33 ans –, lorsqu'elle déploie le paradoxe de cette mère qui l'aimait sans savoir l'aimer, de cette femme qui a tant rêvé de liberté qu'elle l'a diluée dans l'alcool, cette égérie du cinéma qui a tourné avec Claude Miller, Catherine Breillat, Marco Ferreri, Claude Sautet, cette féministe qui a posé nue pour *Playboy*, on est certain d'un héritage impossible : « *Comme un empêchement, une filiation décidément entravée.* »

Mais le titre du livre est *Dites-lui que je l'aime*, titre d'un film de Claude Miller avec Dominique Laffin et Gérard Depardieu. Avec subtilité, délicatesse, intimité, Clémentine Autain soulève la couverture de l'oubli volontaire, retisse un lien, d'abord ténu, puis tranquillement affirmé, s'offre enfin le souvenir d'une relation. Un livre élégamment brûlant, l'exercice rare d'une femme politique qui raconte une intimité dans le miroir de sa mère : « *À travers mon enfance, je parle de filiation, de mémoire et de règlements de comptes avec ses parents. C'est universel.* »

Jean-Marie OZANNE

BIBLIOGRAPHIE

• MARCO AMERIGHI, *LE TEMPS QUI RESTE*, LIANA LEVI, 2019, 287 PAGES, 20 EUROS.

• CLÉMENTINE AUTAIN, *DITES-LUI QUE JE L'AIME*, GRASSET, 2019, 162 PAGES, 16 EUROS.